

## Alanis Obomsawin

Certainement l'une des documentaristes autochtones les plus célébrées sur la planète, Alanis Obomsawin s'est jointe à l'Office national du film à titre de consultante en 1967 et a, au fil des années, créé une œuvre remarquable. On peut certes parler d'une réussite exceptionnelle puisqu'en 2018, elle réalisait son 51<sup>e</sup> documentaire en 51 ans (dont son célèbre *Kanehsatake : 270 ans de résistance*). Elle a reçu de nombreuses distinctions au fil des ans, la plus prestigieuse étant certainement celle de Compagnon de l'Ordre du Canada en 2019.

Peu de gens savent toutefois qu'elle a également apporté une contribution exceptionnelle à la musique canadienne.

Elle est née en 1932 sur le territoire abénaki dans l'actuel New Hampshire, d'un père chasseur et d'une mère qui connaissait les pratiques traditionnelles de guérison. Elle a passé sa première année de vie à Odanak, au nord-est de Montréal, au Québec, et y a vécu ses premières expériences de racisme alors qu'elle était la seule Autochtone de l'école. Ce manque de respect dont elle a été victime a motivé son choix de carrière comme conteuse, artiste et éducatrice, et elle est devenue une figure éminente de la quête d'autonomie des Autochtones et une source d'inspiration pour les communautés autochtones.

Au début des années 1960, elle s'est imposée sur la scène de la musique folk, particulièrement dans les cafés de Yorkville, à Toronto, aux côtés d'icônes de cette époque comme Leonard Cohen et Buffy Sainte-Marie. Reconnue pour son talent de conteuse, Alanis ajoutait aux chants traditionnels autochtones ses propres compositions, inspirées par la langue, la culture et l'histoire de son peuple.

Mais Alanis Obomsawin n'était pas née pour devenir simplement une vedette de la musique. Elle a un jour affirmé : « J'ai commencé à chanter pour des raisons extrêmement sérieuses : je voulais raconter des histoires aux enfants. Dans les salles de classe, l'enseignement de l'histoire était une véritable catastrophe, parce qu'il favorisait la haine envers nos peuples. J'avais le sentiment que je devais faire quelque chose. Les enfants devaient avoir accès à une autre histoire. »

Elle n'a pas mis de temps à réaliser ses ambitions. Après un concert auquel elle avait été invitée à la mairie de New York, en 1960, elle a effectué une tournée d'une durée d'un mois qui comprenait 64 arrêts dans les communautés autochtones, les pensionnats autochtones et même dans les prisons. En 1966, elle était fréquemment sollicitée par la télévision nationale canadienne en raison de son travail comme militante.

Sa toute première prestation au festival folk Mariposa, à Toronto s'est transformée en invitation annuelle qui s'est répétée pendant neuf ans, jusque dans les années 1970, et elle a également participé pendant plusieurs années à la version canadienne de l'émission de télévision *Sesame Street*.

Ce n'est qu'en 1984 qu'Alanis Obomsawin est entrée en studio alors qu'elle a coproduit avec la CBC l'album *Bush Lady*. L'album explore le passé de son peuple, des années 1700 jusqu'aux années 1950 et décrit notamment l'exploitation dont ont été victimes les femmes autochtones de la part des colonisateurs, le vol du territoire abénaki et la destruction des communautés autochtones. Sur l'album, la voix d'Alanis est tantôt douce et délicate, tantôt envoûtante ou forte. Elle chante en anglais, en français et en Waban-Aki et est accompagnée de tambour, flûte, hautbois, violon et violoncelle. L'album offre une vision extrêmement créative et est résolument à l'avant-garde. Il se termine sur un message d'espoir de ses propres ancêtres.

Lorsque l'album fut terminé, Alanis n'était pas satisfaite de la production, particulièrement la chanson titre et l'album fut donc simplement mis de côté jusqu'en 1988. Cette année-là, elle a récupéré les droits sur la bande maîtresse et a alors publié une version retravaillée à tirage limité, les laissant en consignment dans les magasins de disque de Montréal. Mais le fastidieux travail de marketing a eu raison de son enthousiasme et elle a donc entreposé les exemplaires restants, qui ont accumulé la poussière pendant des décennies, pendant lesquelles *Bush Lady* faisait l'envie des collectionneurs. Je suis un des chanceux qui ont pu s'en procurer un exemplaire.

En 2017, au Le Guess Who? Festival aux Pays-Bas, Alanis Obomsawin a donné son premier concert complet depuis plusieurs décennies et le public lui a réservé une ovation. En 2018, pour souligner le 30<sup>e</sup> anniversaire de l'album, la compagnie montréalaise Constellation Records a publié des versions vinyl, CD et en ligne de *Bush Lady*.

En 2018, Alanis a présenté en concert les chansons de l'album dans le cadre du festival de musique POP Montréal. Après le concert, elle a confié au journal *The Gazette* : « Ce que je chante n'est pas facile. Je ressens chaque mot. J'ai toujours peur de me mettre à pleurer. »

Alanis a eu de nombreuses marques de reconnaissance au fil des ans. En plus de l'Ordre du Canada, elle a également reçu le prix du Gouverneur général pour les arts du spectacle, de même que le Prix national d'excellence décerné aux Autochtones et plus d'une demi-douzaine de doctorats honorifiques.

Depuis qu'elle a atteint l'âge adulte, Alanis utilise l'art pour militer, contribuant ainsi à l'éveil de conscience des Autochtones et ouvrant des sentiers jusqu'alors inconnus, se battant pour une meilleure compréhension, pour les droits politiques des Autochtones et pour « déconstruire » l'histoire oppressante de la colonisation. Alanis fut l'une de ces voix, et l'est toujours.

« Mon intérêt premier est l'éducation, dit-elle, parce que c'est par l'éducation qu'on se développe, mais aussi qu'on apprend la haine et l'amour. »

Je suis David McLeod, commissaire de l'exposition *Prise de parole*. Cliquez sur le lien [Commentaires du commissaire](#) pour en savoir plus sur les artistes comme Alanis Obomsawin, dont la musique est un puissant instrument de changement. Miigwetch